





LE ROI.



DANS les divers états dont se compose la nation française, le Roi exerce la profession la plus remplie de difficultés et de périls, et, disons-le, la profession la plus ingrate. Qui de nous, à âge égal, a affronté tant de fortunes si diverses, a subi tant de misères, a porté des deuils plus touchants ou plus terribles? Son labeur est un labeur sans fin, sans repos, de tous les jours, de toutes les heures. Au mois de juillet 1830, à l'instant même où la chambre des députés, surprise à l'improviste par une révolution que personne en France n'avait osé prévoir, on a dit au duc d'Orléans : *Vous êtes roi*, son œuvre a commencé pour ne plus s'arrêter. Roi nouveau d'une royauté nouvelle, roi bourgeois nommé par des bourgeois, il est le seul monarque de l'Europe moderne qui ait le droit de tenir sa place dans cette histoire, où quiconque vit de sa propre force a le droit d'apparaître. Autrefois, quand il y avait à Versailles de vieux rois par la grâce de Dieu, qui disaient en toute conscience : *L'État, c'est moi!* c'eût été une insolence impossible que de placer le roi dans une histoire des *Français peints par eux-mêmes*; mais aujourd'hui que, grâce à l'élection, grâce à la liberté constitutionnelle, grâce aux deux chambres, à ces lois, à ces arrêts que nous faisons tous ensemble, chacun de

nous est un peu roi de France et des Français ; aujourd'hui que chaque électeur, son vote à la main, chaque garde national, l'arme au bras, fait partie de la souveraineté nationale, oublier le roi dans cette vaste galerie des Français peints par eux-mêmes, à coup sûr ce serait un oubli étrange, et le roi serait le bienvenu à nous dire : « Puisque moi aussi je suis l'enfant de mes œuvres ; puisque moi aussi j'exerce une profession glorieuse et difficile, la plus glorieuse et la plus difficile de toutes, pourquoi donc dans ce Versailles populaire que vous élevez aux gloires utiles de mon royaume, pourquoi donc m'oubliez-vous ? »

Mais, nous dira-t-on, dans quels termes allez-vous parler du roi ? Comment allez-vous faire pour rendre à César ce qui est à César ? Comment vous-même allez-vous aborder ce noble portrait qui n'appartient qu'aux peintres à venir ? Avez-vous le bon goût, à propos du roi comme à propos du général d'armée, par exemple, de vous tenir dans les généralités les plus hautes, ou bien aurez-vous le courage, au hasard même d'être juste, d'aborder franchement la question qui vous est posée, et de parler tout simplement du roi des Français ? Véritablement nous aurons ce courage. Il y a en France un grand nombre de lieutenants généraux, il n'y a qu'un roi. C'est de celui-là qu'il faut parler ; car il est le premier de la monarchie qu'il a fondée, car il entend et il exerce sa profession royale d'une façon toute nouvelle, à ce point que nous ne savons plus guère ce que signifie ce terrible synonyme : *Régner, gouverner*. Règne-t-il ? gouverne-t-il ? Grande question que nous n'avons pas le droit de débattre, mais qui se débattrait d'elle-même quand nous aurons dit à la France cette histoire de la royauté moderne, que la France sait mieux que nous.

Le roi dont il est question est déjà un vieux roi pour la France : — bientôt quatorze ans de durée. Il a été éprouvé par toutes les fortunes. L'exil a passé sur sa tête sans la courber. Il a subi avec une grandeur d'âme incroyable des misères si grandes, qu'il est presque impossible de les raconter. Il a été, comme nous tous, le sujet très-dévoué de Sa Majesté Louis XVIII et de Sa Majesté Charles X. Il a été comme nous tous un homme de l'opposition ; mais son opposition a été calme, austère, patiente surtout ; car c'est par la patience aujourd'hui que l'on gagne les couronnes et qu'on les sauve. Mais quel courage et quel sang-froid ne faut-il pas pour attendre ainsi, pendant quarante ans, que l'heure de la royauté ait sonné pour votre compte ! Aussi bien Sa Majesté le roi Louis-Philippe a été plus que patient, il a été de bonne foi. Ce rôle de premier prince du sang royal, de premier sujet du roi de France, lui convenait à merveille. Il convenait à ses mœurs, à ses goûts, à son besoin de refaire une fortune perdue, d'élever comme il la voulait élever la jeune et nombreuse famille réservée à cette illustre destinée. Donc ce serait se tromper que de vous montrer le duc d'Orléans rêvant à la couronne du roi son cousin. Il ne l'attendait ni ne l'espérait ; bien plus, il ne la désirait pas. Ce trône attaqué, mais attaqué par d'autres moyens que l'opposition légale, aurait rencontré en M. le duc d'Orléans un loyal défenseur. Il était le premier au sacre de Reims, et il y était si sérieusement, qu'il se fâcha contre le poème de M. de Lamartine, où il était dit : *d'Orléans !* sans autre commentaire. Un écrivain populaire en

ce temps-là, et qui avait voulu prédire la royauté du duc d'Orléans, en fut pour ses prédictions et pour deux années de prison qu'il a subies sans que jamais la faveur du prince lui soit venue en aide. A la fête donnée au roi Charles X, rien qu'à voir M. le duc d'Orléans, la tête nue, et le visage rayonnant d'orgueil, venir recevoir, au bas de l'escalier du Palais-Royal, le roi légitime, qui se fût douté que celui-là qui entraît ainsi reçu comme un maître, entouré de ses gardes du corps, fêté, honoré, adoré, n'avait plus que dix mois de royauté viagère? A-t-on assez fait de conspirations contre la maison de Bourbon, pendant quinze ans? Lui a-t-on tendu assez d'embûches, lâches, perfides, impitoyables, cachées? Eh bien, jamais le nom de M. le duc d'Orléans n'a été prononcé dans ces tristes conciliabules; jamais les conspirateurs n'ont compté sur son concours. Ceux qui lui ont osé parler de trahison lui ont fait horreur. N'était-il pas le digne petit-fils du régent d'Orléans, ce loyal dépositaire de la couronne de France, plus fier de conserver le trône à qui de droit, que d'y faire monter un prince de sa maison?

Donc on ne peut pas dire que la royauté de M. le duc d'Orléans ait été une royauté prévue. Trois jours avant les trois jours, personne ne savait encore, pas même M. de Lafayette, M. de Lafayette moins que personne, que M. le duc d'Orléans allait monter sur le trône de France. Toutefois, dans ses instants d'humiliation et de cblère, car il fut bien souvent maltraité à cette cour remplie de volontés, de dévotions et de caprices, le duc d'Orléans a dû se dire : Dieu protège la France, mais aussi il me protège ! Il m'a ramené de l'exil moi et mes enfants, mais il m'a ramené à la suite du roi de France. Au roi, Dieu a rendu sa couronne; mais à moi il a donné de nombreux enfants, pleins de vie, de force, de courage et d'avenir; j'ai près de moi, pour m'attacher tous les cœurs, une femme aimée et honorée de tous; dans ce pays où la fortune est pour tant de choses dans l'estime des hommes, je suis le plus riche propriétaire; j'appartiens aux vieux libéraux par les souvenirs de 89, j'appartiens à la jeune France par mes cinq fils dont, chaque année, les noms glorieux retentissent dans les luttes du collège; j'appartiens aux plus grandes maisons de l'Europe par mon nom de Bourbon. Je suis le maître dans l'atelier du peintre, sur l'échafaudage du maçon, dans le cabinet du poète, et pour peu qu'un homme de talent soit froissé dans son ambition ou dans sa gloire, cet homme de talent m'appartient. Bien plus, dans cette France qui a si grand'peur de la réaction religieuse, j'ai trouvé le moyen d'être regardé comme un des derniers voltairiens sur lesquels on puisse compter. Certes, la position est grande et belle, et maintenant sachons attendre comme un galant homme, comme un bon père de famille, comme un sujet fidèle, ce que nous réserve l'avenir.

Ainsi le duc d'Orléans attendait sans rien attendre. En fait de monarchie nouvelle, il était impossible de rien prévoir. A cet homme sage et patient, une couronne achetée au prix d'une trahison eût paru trop chère et surtout trop peu solide; il fallait, pour bien faire, si la restauration avait à tomber comme le prévoaient les habiles, que la restauration tombât dans l'abîme et tout d'une pièce, sans que personne l'y eût poussée, sinon sa propre folie; alors de cet abîme innocent pouvait s'élever un trône pour quelqu'un. Mais le moyen de penser jamais que les Bourbons de la race

ainée joueraient pour si peu la couronne de saint Louis, comme on disait en ce temps-là? Le moyen de jamais croire que le roi Charles X, si bon, si aimé, si honoré de tous, noble cœur, charmant esprit, roi chevalier, roi des meilleurs jours de l'histoire, s'abandonnerait ainsi lui-même à ces tristes hasards qui peuvent compromettre toutes les monarchies? Ainsi firent-ils cependant. Les insensés! les malheureux! ils jouèrent à pile ou face cette monarchie si vieille, qu'elle en était vermoulue. M. de Polignac tenait en l'air l'écu de six livres, à l'effigie de Louis XVI, sur lequel fut jouée cette grande partie; seulement sur la face de cet écu une main invisible avait gravé la tête de Louis-Philippe 1^{er}, et sur le revers le drapeau tricolore. Ainsi donc, dans ce jeu formidable d'une pareille monarchie, les dés étaient pipés. C'est qu'aussi il y a des choses qu'il ne faut pas remettre sur le tapis quand une fois la Providence vous les a données ou rendues, car ce sont là de ces incestimables présents qu'elle ne fait pas à deux fois.

Vous savez le coup de foudre des trois jours de juillet 1850, et comment tomba tout d'un coup cette monarchie bienveillante, dévouée, inoffensive, à qui la France ingrate avait dû quinze années de gloire, de liberté, de repos, d'une fortune incroyable. Elle fut brisée avec la joie insensée que mettent des enfants à briser un jouet qui leur plaît et qui les charme. Quant à la révolution de juillet, c'est à qui maintenant en écrira l'histoire, comme si cette histoire nous l'avions oubliée, nous autres les témoins oculaires. Allez dans le palais de Versailles et dans les plus belles salles, aux places que Louis le Grand lui-même réservait à sa personne et à sa gloire, vous retrouverez représentée *ad vivum* cette révolution bien-aimée. Le roi ne l'a pas faite, il est vrai, mais il l'a adoptée avec transport. Il en sait le commencement et la fin. Il en dit tous les mouvements et toutes les péripéties. Il a compté les pavés soulevés; il sait les noms de tous ceux qui l'entouraient, de tous ceux qui ont travaillé au nouveau trône; il se rappelle avec joie ce vif triomphe, ces jours de poussière, de soleil, de désordre, de victoire, de clameurs triomphantes, de sentiments généreux, d'éclat souverain. Il a encore sous les yeux cette noble foule couverte de poussière, ces ouvriers, ou plutôt ces héros qui se battaient, — par besoin du danger, par amour de la victoire; il revoit ses enfants (et surtout à cette heure de deuil et de douleur, il se rappelle son fils aîné, l'orgueil et l'honneur de sa maison) accourant autour de leur père, et la foule entrant au Palais-Royal en chantant l'hymne ressuscité des jours de 89. Or, tant que le roi se souviendra de cette histoire de juillet 1850, personne ne peut l'oublier en France, car les uns s'en souviennent avec des larmes de regret, d'autres avec des chants de triomphe. Cependant, avant de faire l'histoire du roi de la révolution, attendons qu'il y ait un roi; il faut que la France le reconnaisse et le désigne. Ces heures d'interrègne sont terribles et douloureuses pour une nation bien faite. A qui obéir? D'où nous viendra l'autorité? Comment faire pour que, parmi ces trente-deux millions de rois que contient la France, chacun se résigne à abdiquer en faveur d'un seul? Entre la dynastie qui s'en va et la dynastie qui arrive, entre le noble vaincu de Cherbourg; entre ce roi si grand dans la défaite, si grand, si calme, si touchant, qui retourne dans l'exil d'un pas aussi ferme que si le château des Tuileries était

encore au bout du voyage ; entre le roi sacré à Reims et le roi improvisé au Palais-Royal, quel abîme ! Cependant on crie : *Vive le roi !* par nécessité, par souvenir, par habitude, par instinct d'une société qui ne veut pas périr. *Vive le roi !* On a beau dire, ce sera toujours en France un cri sauveur. A ce cri vainqueur, la France de 1830 s'apaise, l'Europe se calme, les vieilles monarchies sont moins tremblantes ; la bourgeoisie, heureuse et fière de sa victoire dernière, se renferme dans ses retranchements ; le peuple, heureux de s'être bien battu, revient à ses travaux de chaque jour ; les grands seigneurs du mois passé, les noms illustres, ceux qui portent d'une noble façon et la tête haute les grands noms de la vieille France, se retirent du bruit et du mouvement de la vie publique pour y rejeter leurs enfants plus tard, ou bien pour y rentrer eux-mêmes, quand la patrie française aura besoin de leur conseil ou de leur épée. Dans cette France bouleversée de fond en comble, tout recommence au cri de : *Vive le roi !* Alors arrive, et c'est alors véritablement que cette royauté s'établit et commence, arrive Casimir Périer, le premier et le plus courageux ministre de la révolution de juillet. Le premier soin de Casimir Périer, ce fut d'exiger que le roi quittât le Palais-Royal pour venir habiter le château des Tuileries. — « C'est là, disait-il, la véritable demeure du roi. Sur ce seuil formidable la royauté commence ; allons-y. » Mais à cette proposition d'un homme dont la volonté ne connaissait pas d'obstacle, le roi (et cependant il n'était pas encore dans l'entier exercice de son nouveau pouvoir) répondit tout d'abord par un refus formel. Quoi donc ! abandonner ainsi son toit domestique, ce Palais-Royal qui était à la fois sa maison et la plus riche boutique du monde ! quitter ces vastes salons remplis des tableaux qu'il aimait ! renoncer à ces promenades aériennes sur ces vastes galeries, ou plutôt sur ces jardins suspendus d'où il semblait dominer tout le vice, toute la fortune et toute la corruption parisiennes ! Perdre ainsi son droit de bourgeoisie, et changer son foyer domestique contre le palais d'un roi vaincu ! C'était impossible, disait le roi. Le Palais-Royal était trop rempli de souvenirs qui lui étaient chers et précieux. Dans ces salons qu'on lui propose d'abandonner si brusquement, il avait jeté, avec la plus calme et la plus intelligente persévérance, les fondements de sa propre grandeur ; cette maison avait été ouverte à tous les mécontents d'esprit, de talent, de génie ou de courage dont la restauration s'inquiétait jusqu'à l'injustice ; là, dans ce nid bruyant et pourtant peu soupçonné de sa royauté, sa sollicitude paternelle avait élevé, Dieu sait avec quels soins ingénieux, toute cette jeune et belle famille qui était, sans contredit, les plus beaux diamants de sa couronne. Il tenait au Palais-Royal par instinct, par souvenir, par piété filiale, par vanité de propriétaire, par amour-propre d'architecte et d'artiste. Là, il avait été roi chez lui, avant que d'être roi des Français ; là, il avait formé tant d'amitiés précieuses ; il avait refait sa fortune privée tout en s'occupant de la fortune publique ; il avait reçu le peuple de juillet en lui tendant la main et en chantant : *Allons, enfants de la patrie !* il avait été le premier bourgeois et en même temps le premier gentilhomme de Paris. Aussi ne voulait-il pas quitter le Palais-Royal. Le roi rêvait encore à ces premiers jours de royauté, que sa maison n'était gardée que par un portier, et qu'il pouvait se pre-

mener dans les rues de Paris, son architecte sous un bras et son parapluie sous l'autre bras.

Mais à ces honnêtes et bourgeois raisonnements l'inflexible Casimir Périer, qui à tout le courage d'un tribun unissait toute la morgue d'un grand seigneur, Casimir Périer répondait qu'il ne s'agissait plus d'être un bourgeois et de s'aller promener dans la rue en attendant le dîner, que c'était un roi et tout à fait un roi sur son trône, la couronne sur la tête et le sceptre à la main, qu'il fallait à la France. Qu'à cette haute position, nul détail ne devait manquer, surtout dans ces jours malheureux où la royauté de France avait subi tant de mépris et tant d'outrages dans la personne du plus vieux, du plus honorable et du plus noble gentilhomme de l'Europe. « Le roi, disait Casimir Périer, appartenait de droit au château des Tuileries, comme il appartiendra plus tard, à force de sagesse, de prévoyance et de bonheur, aux caveaux de l'église de Dreux, le Saint-Denis de sa famille. Tant qu'on ne verrait pas le château des Tuileries occupé du haut en bas, tant que la vie, le bruit, le mouvement, l'éclat des lumières, les couleurs triomphantes du drapeau tricolore, l'agitation des soldats armés, l'ardente curiosité de l'Europe, ne seraient pas rendus à ces murs, le peuple de France ne pouvait pas se persuader qu'il avait un roi. En effet, avant toute autre croyance, ce qu'il importait de rétablir, c'était la croyance à la royauté. Le pouvoir! le pouvoir! l'autorité, l'obéissance! tel était le cri de guerre de Casimir Périer. — Il répétait : *Il faut régner*, avec autant d'acharnement que le vieux Caton répétait le *delenda Carthago*. A ces exigences inattendues de sa monarchie naissante, le roi Louis-Philippe regardait son ministre d'un air étonné; car, dans les premiers enivres de cette royauté nécessaire qui lui était venue avec tout le sans-gêne et tout l'imprévu du hasard, il n'avait pas encore passé par les terribles enseignements de l'émeute, de la guerre civile et de l'assassinat.

Ce n'est pas que ce roi gentilhomme, et, qui au fond de l'âme, est plus fier d'être le petit-fils du roi Henri IV (et plus proche parent de Henri IV que du roi Charles X, comme on le dit au château), n'eût pas dans son esprit et dans son cœur tous les instincts des rois qui savent régner; au contraire, il aime la royauté en homme qui sait tenir un sceptre et porter une couronne; il en aime les pompes, les fêtes, les cérémonies, les privilèges. Il n'a jamais autour de lui assez de grandeur, assez d'éclat. Sa grande joie, ce serait d'être entouré d'une éclatante cour où se presseraient en foule tous les grands noms de la monarchie. Il sait bien tout ce qu'il doit d'empressement et de déférence aux hommes nouveaux, aux vertus nouvelles; mais cependant il n'est rien moins que malheureux quand on annonce aux Tuileries quelque nouveau venu du temps des croisades ou de Charlemagne. Il y a chez lui le double instinct du gentilhomme et du bourgeois de Paris, du petit-fils de saint Louis et du roi de la révolution de juillet; il se souvient très-bien qu'il était en personne à Jemmapes et que ses ancêtres étaient à Roncevaux. Même dans ses plus grandes familiarités, et elles sont charmantes, le roi vous rappelle, sans le vouloir peut-être, de quelle race il descend.

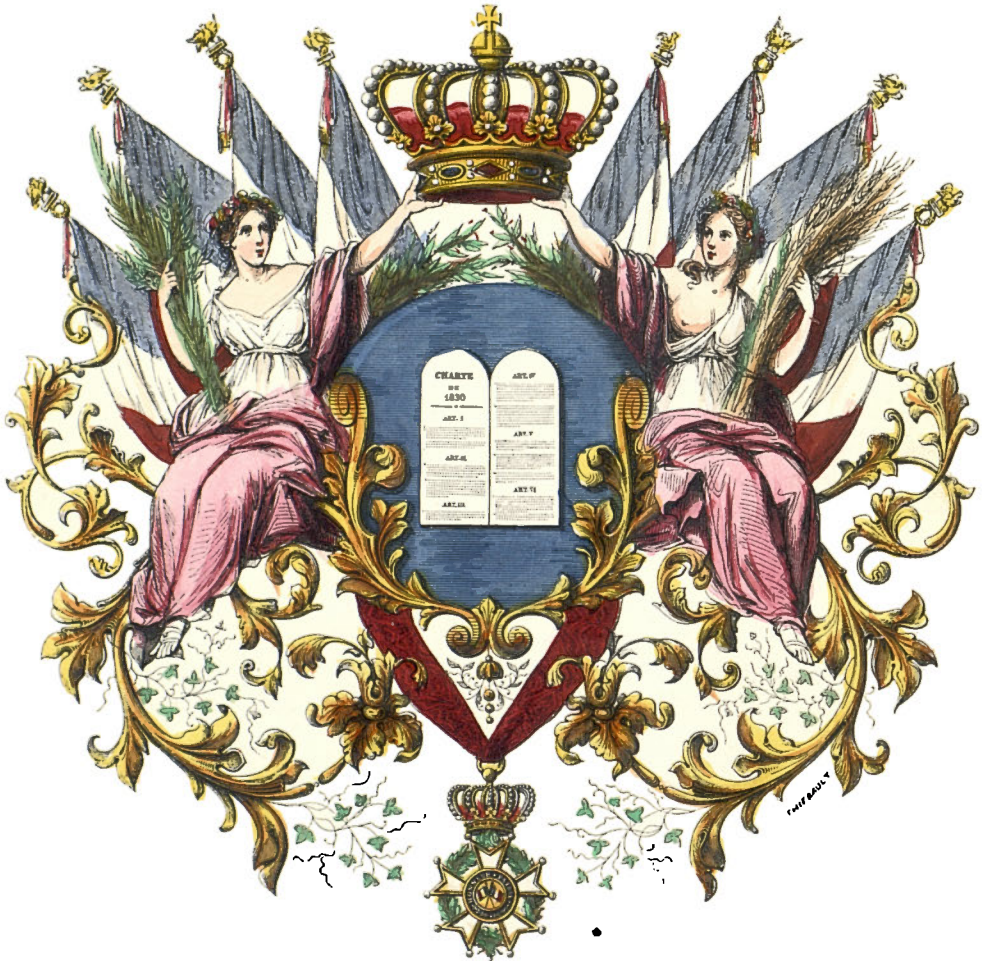
Il vous dit, par exemple : *Monsieur le régent, mon aïeul*. — Il porte à son père

une tendresse infinie, un respect sans bornes. Non-seulement il n'évite pas la conversation lorsqu'elle se porte sur ce terrible personnage des mauvais jours, mais encore c'est un sujet de conversation qu'il recherche, et alors vous l'entendez qui prend en main la défense de feu le duc d'Orléans, et qui donne à sa conduite toutes sortes d'explications loyales et bien senties. Le roi, on le sait, écrit chaque soir l'histoire de son règne. Il a écrit jour par jour l'histoire de la révolution française. Il est né avec elle, pour ainsi dire, il en a suivi toutes les phases, il en a connu tous les hommes, il en a subi toutes les vicissitudes ; nul plus que lui ne peut dire le *pars magna fui* ; il sera donc, à n'en pas douter, un très-curieux et très-singulier historien de la révolution française. Du reste, il a plusieurs des qualités de l'historien. Il a le coup d'œil, le sang-froid, la connaissance des hommes, le bon sens qui observe et qui juge, le style abondant, la mémoire prompte et rapide, la bonne foi. Chaque période de ces mémoires, qui feront une rude concurrence aux mémoires du prince de Talleyrand, en supposant que le prince de Talleyrand ait écrit ses mémoires, est reliée en manuscrit par le relieur du roi. Que de choses dans ces livres ! que de souvenirs ! que d'actions illustres ! que de gens réduits à leur juste valeur ! Comme on y retrouvera à chaque page le politique habile et ferme, prudent et dissimulé, patient et prévoyant, qui a sauvé l'Europe à plusieurs reprises des fureurs d'une guerre universelle. Que de veilles, que de travaux, que de négociations seront racontées dans ces pages ! Ainsi, grâce à l'empereur Napoléon, grâce au roi Louis-Philippe 1^{er}, et grâce à M. de Chateaubriand, le dix-neuvième siècle français, ce siècle tout rempli de tous les côtés, du côté de la révolte et de l'obéissance, de la guerre et de la paix, de la révolution et de la monarchie, de la victoire et de la défaite, du côté de la croyance et de l'art, sera dignement représenté dans l'avenir. L'empereur Napoléon, dictant les quelques belles pages contenues dans ce fouillis populaire qu'on appelle le *Mémorial de Sainte-Hélène*, enseignera aux races futures comment se fondent les monarchies à force de courage et de génie ; le roi Louis-Philippe 1^{er} leur dira comment se conservent les monarchies, à force de sagesse, de travail et de prudence ; en même temps viendra M. de Chateaubriand pour dire à tous, de sa voix éloquente et inspirée, comment les vaincus eux-mêmes se sauvent par la poésie, par la croyance. M. de Chateaubriand fera l'épique et l'oraison funèbre de ce siècle ; l'empereur Napoléon en chantera l'*Hosanna in excelsis* ; le roi Louis-Philippe en formulera l'esprit et les maximes : ... trois grands historiens qui ne laisseront rien à dire après eux, sinon les louanges qu'ils ne se seront pas données. Heureux sera le plus modeste des trois, car sa part et sa bonne part lui sera faite par la postérité !

Je ne sais pas une plus noble occupation pour un roi, plus utile pour lui-même et plus utile pour son peuple, que celle d'écrire l'histoire de chaque jour. Ainsi forcé de revenir sur tous les événements, sur toutes les émotions de la journée, il est son propre juge à lui-même. Il faut nécessairement qu'il se regarde face à face. Il s'interroge tout bas, il se répond tout haut. Il faut qu'il soit juste pour lui-même, juste pour les autres. L'homme qui écrit ses commentaires à une certaine distance des événements peut bien se faire une sorte d'illusion sur ses propres mérites :

mais à cette loyale confession de toutes les heures, à cet examen de la conscience d'un roi, il faut que la vérité surgisse. A faire le résumé de sa vie, le roi passe une partie de la nuit. A dix heures du soir sa journée est achevée, il n'appartient plus à personne, sinon à lui-même ; autour de lui toutes choses sont en ordre ; il n'a remis au lendemain que les affaires qui n'étaient pas les affaires sérieuses ; autour de lui tout fait silence ; il est seul, et pendant quatre heures tout au moins, il s'abandonne à ce rare et difficile travail. Bien souvent le jour va paraître quand un valet de chambre vient avertir Sa Majesté qu'il est temps de se mettre au lit ; aussitôt couché, le roi s'endort. Il dort du calme sommeil de l'homme qui a travaillé tout le jour. Trois heures, quatre heures de sommeil tout au plus lui suffisent ; à huit heures du matin on le réveille ; aussitôt il est debout et sa journée commence. Il lit les dépêches, il s'informe du travail de la journée, on lui apporte les rapports des ambassadeurs ; à onze heures il sait déjà tout ce qui s'est dit en Europe sur son compte, et il le sait de première main. Il lit peu de journaux, sinon les journaux anglais, mais il les tolère tous. Vous trouveriez dans l'antichambre du roi, à côté des feuilles qui défendent son gouvernement avec le plus de conscience et de courage, les plus vils et les plus atroces pamphlets contre sa personne. Il dit qu'il faut que tout le monde vive, qu'un pamphlet n'a jamais tué que les morts, et qu'il a accepté les inconvénients de la liberté de la presse en acceptant ses avantages. — Son déjeuner est bientôt fait ; après quoi c'est le tour des ministres. Il vit avec eux dans la plus grande familiarité. L'homme qu'il adopte a tout de suite, chez le roi, ses grandes et ses petites entrées ; il est reçu à toute heure de la nuit et du jour. Le roi prend fait et cause pour son ministre comme pour lui-même. Il s'intéresse à ses succès de tribune, à ses succès de tout genre ; il le défend vivement et siucèrement, et quand il faut le remplacer, il ne lui dit jamais *Adieu*, mais : Au revoir. Ceux-là partis, il adopte ceux qui viennent, comme il avait adopté ceux qui partent, tant c'est là un roi constitutionnel habitué aux mécanismes compliqués et sévères du gouvernement représentatif.

Le roi préfère cette causerie sans-façon, mais non pas sans portée, avec chacun de ses ministres, à l'imposante discussion du conseil des ministres ; quand il tient un homme tête à tête, il est rare qu'on lui résiste. Il est éloquent, il subjugué, il entraîne, il sait donner à ses prières une si bonne tournure de commandement, et il sait si bien donner à ses ordres la tournure d'une demande ordinaire ! Pas un homme, quel qu'il soit, ne fait peur au roi ; il l'aborde du côté le plus convenable, et une fois qu'il le tient, il en vient à bout. Ce qu'il a fait de M. Laffitte, dans les premiers jours de la révolution de juillet, est incroyable. — *Suivez-nous, Messieurs !* Ainsi il parlait aux membres de la chambre des députés, lui, tenant sous le bras M. Laffitte. *Suivez-nous !* C'était faire M. Laffitte participant du trône de France. Aussi M. le général Lafayette le savait bien. Plus d'une fois il s'est rendu chez le nouveau roi, tout disposé à faire éclater quelques-uns de ces mécontentements puérils qui ont été une grande partie de la popularité du général Lafayette ; il en revenait écrasé, abasourdi, et sans avoir rien trouvé à répondre à cet habile et spirituel logicien.



Ainsi la vie du roi se passe à étudier le matin, à réfléchir dans la nuit sur les émotions de la journée, à se défendre tout le jour lui-même ou à se gagner des amitiés, car il ne dédaigne pas une amitié de son royaume. Il faut que l'ouvrier qui passe, ou le pair de France qui l'aborde, s'en aillent contents du roi. Sa familiarité est noble et franche. Son bon sens est exquis, sa sévérité même est tempérée par une affabilité qui n'est qu'en lui. Il a en horreur l'odeur du tabac, et il trouve que dans un château royal cette fumée est abominable ; mais, comme tout le monde fume aujourd'hui, il a trouvé une certaine façon de s'en plaindre qui n'offense personne. Un jour, M. le maréchal Lobau arrivait tout imprégné de la fumée d'un corps de garde. « Tenez, dit le roi, on dit que j'ai une volonté, et pourtant je ne puis empêcher mes valets de pied de fumer dans mon antichambre, et ça me gêne. » Il aime à se voir entouré de visiteurs, de solliciteurs, de gens qui vont au loin ou qui en reviennent, et il est bien rare qu'il ne leur parle par très-couramment dans leur propre langue ou qu'il n'ait pas vu lui-même tous ces pays-là.

De midi à trois heures il est occupé à recevoir qui veut lui parler. Il a pour les uns et pour les autres des encouragements, des exemples et des conseils. Comme il a subi les fortunes les plus diverses, il peut dire lui aussi : *Nihil humani a me alienum* ; et il parle à chacun son langage : à l'artiste, de tableaux et de statues ; au fabricant, d'ouvriers et de machines ; aux politiques, de M. de Metternich, de l'empereur de Russie, de tous les hommes qui mènent le monde ; et il affecte, quand il en parle, d'être plein de courtoisie, car il sait très-bien tous les mauvais propos qui partent des cours de l'Europe contre sa personne ; mais il s'en console en pensant que, sans lui, les cours de l'Europe auraient d'autres occupations que la médisance et la calomnie. Son érudition est vaste, sa mémoire formidable, son abord facile, son regard imposant. Qui veut bien le voir n'a qu'à se rendre aux Tuileries les jours de réception solennelle. On entre très-facilement en donnant son nom à la porte, en mettant un petit bout de broderie à son habit. D'abord Sa Majesté fait le tour des salons, disant à chacune des dames invitées un petit mot bien tourné, parlant à chacune son langage, et Dieu sait s'il faut changer à chaque pas de question et de langage ! Puis à leur tour les hommes passent devant le roi : et alors il relève la tête, son regard se pose sur vous, il vous domine de toute sa hauteur. Vous avez beau, en ce moment-là, payer vos 500 francs d'imposition et être capitaine dans la garde nationale, toute votre fraction de royauté s'en va et s'efface, vous restez seul devant le roi, et vous comprenez, chose étonnante ! qu'il y a en effet quelqu'un au-dessus de vous dans ce pays de l'égalité et de la liberté. — Ce sont là les joies du roi, mais il n'abuse guère de sa majesté ; pour peu qu'on l'ait reconnue, il se rend aimable : il aura été roi pendant tout le dîner, par exemple ; mais à peine le dîner fini, le roi sort de table, non pas comme faisait l'empereur pour que ses convives affamés fassent comme lui, mais pour aller visiter les jardins, les constructions, les échafaudages. Il aime avec passion tout ce qui est le plâtre, la chaux, le fer, le bois de chêne, le ciseau et l'équerre. Il grimpe à l'échelle du maçon, que c'est plaisir. Il n'est pas d'écha-

faudage si élevé sur lequel il ne marche d'un pied ferme. Dans cette inspection de chaque jour, rien ne lui échappe : à un pouce près, il vous dira combien l'ouvrage d'hier a avancé aujourd'hui. Le Musée de Versailles a endetté le roi, rien n'est plus vrai ; mais pour l'argent qu'il y a dépensé, il a eu bien des instants de repos et de bonheur. Qui ne l'a pas vu montrant à la France entière le palais, sauvé par lui, du roi Louis XIV, ne sait pas à quel point peut aller le bonheur d'un roi constitutionnel.

L'ouverture du Musée de Versailles fut pour le roi un grand jour de triomphe. A lui seul il fit les honneurs de ce vaste palais, comme ils n'avaient jamais été faits depuis l'an 1654, quand le roi Louis XIV était jeune, plein d'orgueil et plein d'amour. De toutes les merveilles contenues dans ces murailles, rien n'était plus beau à voir que le roi Louis-Philippe marchant à la tête de toutes les illustrations de la France, et les conduisant de haut en bas, à travers cet immense labyrinthe de tableaux, de statues, de souvenirs. On eût dit que les deux siècles, le dix-septième et le dix-huitième siècle, marchaient à sa suite, étonnés de se rencontrer dans un cercle commun de liberté, étonnés de se voir chacun à sa place ; ici Louis XIV, et plus loin Mirabeau ; ici Bossuet, et plus loin Voltaire ; à l'OEil-de-Bœuf, Racine et Fénelon ; à l'Opéra, Jean-Jacques Rousseau et le vieux Gluck. Entre ces deux générations si diverses de croyants et de sceptiques, de philosophes et de chrétiens, de rois absolus et de révoltes intérieures, s'avancait fièrement l'empereur Napoléon, précédé de sa grande armée, et poussant devant lui l'Europe entière, jusqu'à ce qu'il tombe lui-même dans les glaces incendiées de Moscou ! Grande idée de sauver ainsi, en la couvrant de la gloire nationale, la plus illustre ruine qu'ait jamais possédée la France. Toute cette journée de l'ouverture de Versailles fut pour le roi une journée de triomphe ; mais surtout dans la galerie des statues, parmi tous ces morts, toutes ces tombes, tous ces blasons, toutes ces vanités fragiles de la pierre et du marbre, il y eut un instant où, tout d'un coup, l'assemblée s'arrêta frappée d'une admiration unanime : on se trouvait devant la statue de Jeanne d'Arc, ce noble marbre devenu populaire parmi nous ! « Messieurs, dit le roi, voilà l'auteur ! » En même temps il montrait, dans la foule de sa famille, la princesse Marie, le plus grand artiste de ce temps-ci.

C'est un des penchans du roi d'achever ce qui est commencé, de sauver les ruines, de venir en aide aux débris des temps écoulés. La France le supplierait de commencer le Louvre, que le roi hésiterait à se charger de cette œuvre immense ; mais le jour funeste où le roi sera malade, où il succombera sous le coup de tant de travaux et de tant d'émotions si diverses, un moyen sûr de lui donner dix ans de vie, ce sera de lui voter les vingt millions qu'il demande pour avoir le droit d'en dépenser soixante à l'achèvement du Louvre. Ce qu'il a fait de ses maisons particulières est admirable. Au château d'Eu, où il va une fois tous les ans passer huit jours, il a tout réparé et tout reconstruit, depuis la chapelle où les vieux Guise sont ensevelis, jusqu'aux cuisines, qu'on dirait creusées là pour quelque Charlemagne accompagné des chevaliers de la Table ronde. Il vient d'envoyer une statue de marbre du bon Henri au château de Pau, un des berceaux de la maison de Bourbon. Et le château de Fon-

Fontainebleau, quelle merveille ! Le roi l'inaugura le jour même où madame la duchesse d'Orléans fut amenée au prince royal. Certes, du haut de cet escalier de Fontainebleau, s'était passé un grand drame ; de ces hauteurs historiques, l'empereur Napoléon avait dit adieu à son aigle blessé à mort, il avait embrassé son dernier soldat, il avait brisé sa noble épée qui pesait d'un poids si formidable sur les destinées du monde. Eh bien, le roi a pensé avec raison que cet escalier de Fontainebleau ne serait pas fâché de servir à une solennité de famille. Là, il vint attendre la princesse royale, et lorsqu'elle s'élança tout émue de sa voiture, lorsqu'elle franchit les marches formidables qu'avait ébranlées le pas solennel de l'empereur aux ahois, lorsqu'elle se jeta aux pieds de son père, qui la releva avec tant de bonne grâce en la pressant sur son cœur, on put comprendre que l'escalier de Fontainebleau n'était pas déparé par cette touchante cérémonie. C'est ainsi que le roi se sert parmi nous de toutes choses, et même de la gloire de l'empereur Napoléon. Les cendres même du captif de Sainte-Hélène, il s'en est servi pour donner à son fils, le capitaine de vaisseau, un renom éternel. « Sire, je vous amène le corps de l'empereur Napoléon, disait le prince de Joinville, sous le dôme des Invalides. — Je l'accepte au nom de la France, » répondit le roi. Homme habile autant qu'heureux ! Il a commencé par envelopper sa jeune dynastie dans le drapeau tricolore ; bien avant la révolution de juillet, il avait parmi ses pensionnaires l'auteur de la *Marseillaise*, et parmi les sujets les plus empressés de son nouveau règne, il eut l'honneur de compter le poète Béranger.

Une fois que la liste des audiences est épuisée, et sans que personne ait attendu plus d'une heure, car le roi lui-même vous avertit qu'il a bien à faire aujourd'hui, et que vous ayez à revenir ou demain, ou dans trois heures, que le temps est précieux pour lui aussi bien que pour vous, le roi rentre pendant deux heures dans la méditation et le repos. Il a de nouveaux rapports à lire, de nouveaux projets à étudier. On lui apporte les nouvelles de la chambre des députés, de la chambre des pairs. En un mot, c'est l'heure où il reçoit ses amis, car il en a ; ce n'est pas le repos, ce n'est pas le travail, ce sont des instants qui lui appartiennent et qu'il donne à qui lui plaît. A cinq heures, le roi sort pour la promenade, non pas la promenade en voiture avec grand renfort de cavaliers qui l'accompagnent ; cette sorte de promenade est plutôt pour le roi une fatigue qu'un divertissement. Quand il sort, il a ses chevaux à ménager et en même temps les chevaux et les jambes de son escorte, composée de gardes nationaux montés au hasard ; la promenade qu'il aime, faite d'une autre promenade plus étendue, c'est la terrasse des Tuileries, et alors sa plus grande distraction, c'est M. Fontaine, l'architecte du roi. Entre M. Fontaine et le roi s'est établie une amitié véritable, il y a longtemps de cela. Lorsque M. le duc d'Orléans revint enfin de l'émigration, il voulut savoir quel était l'architecte qui bâtissait le plus solidement une maison bourgeoise, on lui indiqua M. Fontaine. Depuis lors ils ne se sont jamais quittés, le prince et l'architecte. Même un jour que M. le duc d'Orléans dînait à Rosny, il crut comprendre, avant qu'on se mît à table, que M. Fontaine dînerait avec les officiers de la maison ; aussitôt le voilà qui se rappelle qu'une affaire importante le réclame à Paris et qui emmène son

architecte en lui disant : Nous dînerons ensemble ce soir, chez moi, au Palais-Royal. Quand l'heure du dîner est venue, le roi veut qu'on se mette à table, le dîner commence sans lui ; pendant tout le premier service le roi s'habille, et ce n'est qu'à la fin du second service qu'on le voit paraître ; alors il dîne, il mange vite et peu, il prend ensuite une tasse de thé, et il sort le premier sans déranger ses convives. Après le dîner, la conversation s'établit entre les membres de la famille royale ; on parle un peu de tout et de tout le monde : les beaux-arts, la chronique de la ville, les anecdotes, les faillites, les mariages, c'est une conversation vive et sévère à la fois, la conversation d'une honnête famille qui sait que toute parole tombée de si haut peut devenir une parole de vie ou de mort. Cependant la reine et les princesses travaillent à des ouvrages de broderie. Ce sont des pauvres à vêtir, des loteries de charité à encourager ; ressources ingénieuses de la plus active bienfaisance. Il n'y a pas de salon bourgeois plus rempli de grâce, de vivacité, de moquerie sans malice, et de bien-être. La maison du roi est en effet ce qu'on appelle une bonne maison.

Ce palais des Tuileries a été habité longtemps par des rois qui ne pensaient qu'à leur majesté extérieure ; le roi actuel a pensé au bien-être avant tout. Dans ce château royal, le roi accomplit une révolution qui paraissait impossible. Ceux qui n'ont pas vu le palais des Tuileries quand le roi vint l'habiter, ceux-là ne peuvent se faire une juste idée de cette ruine. Le palais des Tuileries était alors dans un affreux état de désordre et de confusion, et pour tout au monde le roi, qui a poussé dans ses maisons la science du confort aussi loin qu'elle peut aller, n'aurait pas consenti à habiter les Tuileries dans ce triste état. Le véritable créateur du château des Tuileries, c'est l'empereur Napoléon : il l'avait réparé et agrandi à sa taille. Il l'avait entouré d'un égout pour l'assainir ; il avait fait dorer et peindre les plafonds et les murailles ; mais toutes ces grosses réparations avaient été improvisées pour ainsi dire, et ce palais, tout éclatant qu'il était au dedans et au dehors, conservait cependant encore toutes les apparences d'un palais provisoire, destiné à être habité par un héros vagabond qui passait la moitié de sa vie sous la tente et qui n'avait guère d'autre cour que son armée. L'empereur campait au château des Tuileries, mais il ne l'a guère habité. De retour en France, la famille des Bourbons rapporta avec elle cette admirable insouciance du présent, du passé et de l'avenir, qui en a fait une famille de prédestinés. Louis XVIII et sa famille avaient trop de hâte de rentrer aux Tuileries pour se donner le temps de les réparer à leur usage ; à peine s'amusa-t-on à gratter, sur les murs, les aigles impériales et les autres emblèmes de l'empereur ; ce fut là toute la réparation que la nouvelle royauté fit au château des Tuileries, après quoi elle s'y arrangea de son mieux. Le roi, le comte d'Artois, le duc et la duchesse d'Angoulême, le duc et la duchesse de Berri, l'aumônier, les officiers des gardes, les gentilshommes de la chambre, toute l'émigration, ils se logèrent tous tant bien que mal dans ce château qui suffisait à peine à contenir la gloire passagère de Napoléon Bonaparte. Roi, princes et gentilshommes dans ce château des Tuileries, ils étouffaient à l'envi l'un de l'autre ; mais ils étaient heureux, ils étouffaient dans le palais du roi. C'était un véritable

pêle-mêle de toutes les idées vieilles et de toutes les idées nouvelles, de charte et de royauté, de révolution et de contre-révolution. Les Bourbons de la branche aînée ne tenaient guère qu'à la représentation, ils étaient très-peu difficiles sur l'ordre domestique et sur l'arrangement intérieur de leurs demeures. Cette royauté-là descendait en droite ligne de la royauté d'apparat et d'étiquette de Louis XIV, et qui lui eût dit qu'on pouvait habiter des appartements mieux disposés et mieux tenus que les siens, celui-là n'eût été écouté qu'avec impatience et avec chagrin. D'ailleurs le beau moyen d'être bien servi, que d'avoir pour valets de chambre et pour domestiques, des ducs, des marquis, des grands seigneurs, toutes sortes de valets qui ne sont que des flatteurs et qui font fort mal leur office de bons et habiles serviteurs. Le roi de la révolution de juillet est plus sage ; il a remplacé tous ces gentilshommes par quatre cents beaux et bons domestiques qui savent très-bien frotter et cirer un parquet, très-bien faire un lit et balayer un escalier, très-bien tenir, dans une propreté vraiment flamande, un des plus vastes palais de l'Europe. Celui-là n'a pas de gentilshommes pour le servir, il a beaucoup mieux que cela, il a des domestiques, et chez lui tout est sur le pied d'une excellente maison bourgeoise bien ordonnée. Aussi dit-on que le roi recula de vingt pas quand il entra, accompagné de son architecte, dans le château des Tuileries tel que l'avaient fait les Bourbons et la révolution des trois jours. C'étaient des appartements incommodes, mal tenus, sans dégagements, sans air, sans lumière, sans aucun de ces agréments du plus simple bien-être dont la plus honnête maison parisienne ne saurait se passer. Il y avait dans le palais des Tuileries tel appartement royal, celui de madame la dauphine par exemple, où il fallait des lampes en plein midi pour éclairer les corridors. A peine, au temps de leur splendeur, ces appartements étaient-ils lavés et nettoyés une fois par an, quand la cour était à Fontainebleau ou à Compiègne ; le reste du temps, on se contentait d'ôter la poussière la plus apparente. Aussitôt le roi de juillet se mit à l'œuvre, et je ne serais pas étonné que le plaisir de nettoyer de fond en comble ces écuries d'Augias ne fût entré, pour beaucoup, dans sa détermination d'habiter les Tuileries. Cette fois tout le château est bouleversé : on ouvre des portes et des fenêtres nouvelles, on abat les couloirs obscurs, on arrache les sales tapis, on refait les parquets ruinés, on remplace les tentures tachées, on appelle dans les chambres étouffées l'air et le soleil ; les appartements étaient séparés les uns des autres ; le roi, qui veut vivre en famille, fait rétablir toutes les communications et en fait établir de nouvelles. Sa femme, sa sœur, ses filles ; ses fils auront autour du roi leurs appartements, à la fois séparés et réunis ; les cuisines sont réparées ; les combles même sont mis en état de loger les serviteurs les plus utiles. Ce n'est pas tout, le roi se trouvait mal à l'aise ; aux jours de réception il n'avait pour recevoir que la salle du trône, il veut aussitôt qu'on ajoute un immense salon à ses autres salons sur la façade du Carrousel ; dans le jardin même et sur le devant du palais, le roi se pratique un petit jardin particulier entouré d'un fossé de lilas et de gazon. Vous avez voulu que le roi habite les Tuileries ! soyez tranquilles, il habitera les Tuileries, mais il faut qu'il les arrange à son usage et à l'usage de sa famille. Il faut que, sous ce toit nouveau, toute cette famille royale soit à l'aise

et puisse recevoir dignement toute la France. Par ces nouveaux arrangements la façade de Philibert Delorme sera quelque peu gâtée, tant pis pour la façade ; le coup d'œil extérieur sera moins beau, mais l'intérieur sera plus commode. Il faut en même temps que tous les détails de ce confort répondent à l'ensemble ; que les meubles, les tableaux, la vaisselle, les tapis, le trône nouveau accompagnent dignement cette royauté bien installée. Le roi en toutes ces choses est le plus recherché des hommes. Il donne à dîner tous les jours, et il reçoit à sa table tous les grands personnages, c'est-à-dire les plus illustres gourmands de l'Europe. Il veut que sa table soit dignement servie. On cite comme des modèles sa cave, sa salle à manger, ses cuisines, son service. Chez lui on dîne presque aussi bien que l'on dînait chez M. de Talleyrand, et ce n'est pas un médiocre éloge ; il aime à recevoir comme il aime à donner à dîner ; il faut que ses salons soient éclairés avec autant d'éclat que les salons de l'ancien Versailles. Il ne trouve jamais qu'on brûle dans la maison assez de bois et assez de bougies. Il veut que ses hôtes soient entourés de toutes les prodigalités, de tous les soins, de toutes les prévenances. Entrez chez lui, et fussiez-vous le plus obscur des visiteurs, les cent valets de l'antichambre se lèvent soudain comme un seul homme ; à table, vous êtes servi avec autant d'empressement que président de la chambre des députés dans les salons ; les jours de bal, c'est une profusion de glaces et de friandises, et mieux que tout cela, c'est le roi qui vient au-devant de vous et qui vous parle, c'est la reine affable et bonne qui vous met elle-même au courant de ce qu'on dit autour d'elle, c'est une jeune et belle princesse qui vous fait inviter pour la première contredanse, ce sont de beaux jeunes gens, l'orgueil et la parure de leur mère. Êtes-vous chez un roi puissant ? Êtes-vous chez un riche particulier qui reçoit ses amis et qui se charge de leur bonheur pendant trois heures ? Vous êtes chez l'un et l'autre, vous êtes dans le plus riche palais de l'Europe, vous êtes dans la meilleure maison bourgeoise de Paris.

Dans ces nombreuses réunions, quand les affaires marchent bien, quand son ministère, au grand complet, a devant lui cinq ou six semaines de durée, le roi est assurément un homme heureux. Il aime naturellement tous les hommes supérieurs dans tous les genres ; il les recherche, il les attire à lui, il leur fait une belle place à ses côtés ; il parle à chacun d'eux son langage ; il a l'esprit toujours présent ; sa parole est facile, sa mémoire est prompte. Il a beaucoup vu, beaucoup étudié, encore plus appris ; il a été éprouvé par la bonne et par la mauvaise fortune : prince du sang, soldat, proscrit, exilé, maître d'école, roi, il a été au niveau de toutes ces conditions si diverses. Le mouvement et la variété de sa vie, Louis-Philippe les porte dans ses pensées et dans ses discours. Il a des amis dans toutes les parties du monde, et des amis véritables ; en Italie, en Allemagne, aux États-Unis, en Angleterre surtout, où il a fait récemment un bel héritage, qui s'appelle aujourd'hui le Musée Sandwich, et il est l'hôte de toutes ces amitiés. Politique attentif aux moindres murmures des hommes et des partis, il comprend à merveille ce que cet homme qui entre au château le sourire sur la bouche a pensé la veille, ce que cet homme qui sort pensera demain. Affable enfin, prévenant et digne, ne jetant sa politesse à la tête de personne, mais au contraire attendant qu'il puisse être affable sans rien

perdre de sa dignité, il n'est jamais plus à l'aise que lorsqu'il est entouré de toutes ces passions, de toutes ces ambitions rivales. Alors vraiment il est un roi. Calmer l'un, exciter l'autre, retenir celui-ci par le souvenir du passé, pousser celui-là en vue de l'avenir, vanter la jeunesse aux jeunes gens, la vieillesse aux vieillards, défendre à la fois l'empire et la restauration, exalter Napoléon, plaindre et protéger le roi Charles X et réunir toutes ces sympathies opposées autour de la révolution de juillet, dont il parle toujours avec une reconnaissance exaltée et bien sentie, voilà les beaux moments du roi. Dans son palais des Tuileries, quand toute la ville s'y presse et s'y pousse, quand ses vastes salons étincellent de mille feux, quand la conversation parisienne s'élançait et se perd dans les champs infinis de l'esprit, de la grâce et de l'imagination française, il fait beau voir le roi aller et venir çà et là, de l'un à l'autre, circuler dans tous ces groupes attentifs à sa parole, persuader, convaincre, railler, louer, blâmer, parler et même penser tout haut. On a alors, et seulement alors, la plus haute idée possible de la France, telle qu'elle est dans toutes ses sommités : sommités de l'autorité, sommités de l'aristocratie, sommités de la fortune, sommités de l'esprit, sommités de l'art.

Certes Paris est une ville terriblement occupée ; elle travaille le jour, elle travaille la nuit ; elle se presse, elle se pousse, elle s'agite, elle en veut en même temps à la fortune, à la gloire, à la science, à la vertu, au crime, à toutes les passions, à tous les vices, à toutes les supériorités humaines ; eh bien, dans cette ville ainsi occupée, il n'y a pas un homme plus continuellement occupé que le roi. A peine debout, jusqu'à l'instant où il s'endort, le roi est à l'œuvre ; avant toute affaire, les affaires sérieuses ; après quoi, lorsqu'il ne pense ni à la chambre des députés, ni à la chambre des pairs, ni à l'intérieur, ni à l'extérieur du royaume, ni à l'Angleterre, ni à l'Espagne, ni à la Russie, ni aux États-Unis, ni à sa famille ; quand il n'a pas à lutter contre l'émeute, contre le poignard, contre l'opposition, contre les journaux, contre les pamphlets, lorsque aussi tous ses enfants sont à ses côtés, et qu'on ne vient pas leur dire : Lis ! il faut accourir : votre fils chéri se meurt ! votre duc d'Orléans est mort ! alors il s'occupe du château des Tuileries, du château de Versailles son amour, du château de Fontainebleau, du château de Compiègne, du château de Pau, du château d'Eu, de tous les châteaux et de toutes les maisons dont il est le propriétaire ou l'usufruitier. Il veut savoir à la fois ce qu'on dit à la chambre des députés, ce qu'on dit à la chambre des pairs, ce que murmurent les ouvriers de Lyon, ce qui se débat au conseil d'État, et quel tableau s'achève dans la *galerie des Batailles*. Il a l'œil à tout, l'oreille à tout ; il ne s'occupe guère moins de la nomination d'un sous-préfet que du choix d'un pair de France. Il sait presque tous les noms de la France. Il vous dira à coup sûr quels sont ses amis et quels sont ses ennemis ; et parmi ses amis il a des catégories : — amis douteux, amis pourtant ; et parmi ses ennemis, les ennemis impitoyables, dangereux, les ennemis innocents, utiles. C'est une tête bien faite et très-active qui s'avance toujours par la ligne droite pour tout comprendre, et par la ligne courbe pour aller à son but quand il a tout compris.

Il est, on peut le dire, le centre unique où viennent aboutir toutes les opinions.

toutes les louanges, tous les bons, tous les mauvais vouloirs, tous les blasphèmes, toutes les malédictions, toutes les bénédictions de la France. Jamais roi de France n'a plus occupé son peuple et n'en a été plus occupé. Vous le retrouverez sans peine au fond de toutes les pensées, de tous les projets, de toutes les haines, de tous les amours, de toutes les sympathies de ce pays. Deux fois le roi a pris le deuil pour deux de ses enfants que la France aimait d'un amour maternel, et deux fois à ce deuil du père et du roi la France sera abreuvée avec des larmes, avec des gémissements, avec toute la pitié, tous les regrets, toute la douleur. Il ne faut pas un médiocre sang-froid, savez-vous, pour suffire à tout ce mouvement et à toutes ces agitations en sous-œuvre ; en même temps, il vit au milieu de tous les extrêmes : aujourd'hui flatté jusqu'à l'adulation, demain accusé jusqu'au blasphème. Aujourd'hui accueilli par les bravos de la foule, le lendemain attendu par l'assassinat. Aujourd'hui triomphant, heureux, honoré, sûr de l'avenir ; et le jour suivant, hélas ! pouvant contenir à peine le sanglot qui lui coupe la parole, les larmes qui roulent dans ses yeux, les affreuses secousses qui brisent son cœur. Quant à l'assassinat, le roi le méprise et le dédaigne. Dans ces tristes instants où le crime plane sur sa tête, le roi respire librement, il est merveilleusement à son aise, il joue sa vie avec un abandon et un courage incroyables. Il se souvient toujours qu'il a été soldat et révolutionnaire, qu'il a joué sa vie dans le double jeu des révolutions et des batailles. Quand une main invisible et lâche tira sur lui le premier coup de pistolet du pont Royal, personne en France ne voulut croire à la vérité de l'attentat ; le roi seul fut persuadé que le coup était sérieux, et les assassinats subséquents ne l'ont, hélas ! que trop prouvé. Le jour de Fieschi, jour honteux et terrible, quand la machine infernale vomit sur tous ces citoyens assemblés une grêle de balles, le roi, ému un instant, s'assure d'abord que ses fils sont restés sains et saufs à ses côtés ; alors il continue sa route tranquillement, le calme et la paix sur le visage. Voilà, j'espère, un grand courage. Cette fermeté d'âme ne se démentit même pas quand, après avoir suivi toute la ligne des boulevards, le roi retrouva à la chancellerie sa femme et sa sœur, éperdues et tremblantes, les pauvres femmes, et qui depuis si longtemps imposaient silence à leur douleur et à leur joie. Le roi embrassa sa femme et sa sœur d'un air calme et grave ; toutes ces émotions réunies furent contenues dans les bornes les plus délicates et les plus calmes du tableau historique. Plus tard encore le roi fut exposé à deux balles : l'une bien hardie et bien forcenée, la balle d'Alibaud ; l'autre jetée avec une adresse qui devait être fatale ; le roi reçut ces deux balles en homme qui est habitué à de pareils présents.

Si on laissait faire le roi à chaque émeute, il sortirait à cheval par la ville, et il irait lui-même apaiser la foule. Au besoin, il serait un homme d'action, et il ne serait pas très-malheureux s'il fallait marcher à la bataille. Il se souvient de Jemmapes et de Valmy, et son courage tient plus à son cœur qu'à sa tête. Quand il rentra à Neuilly, le jour d'Alibaud, c'était par un beau soleil, et sa famille l'attendait pour le dîner : « *Dîmons*, dit le roi, *je ne suis pas encore mort.* » Disant ces mots, il était si calme, que ses enfants pouvaient croire à peine quel grand danger leur père venait de courir.

Avant tout, ce roi des Français, entouré de tant de travaux et de tant de dangers, est père de famille. Il a compris de bonne heure qu'une grande famille était de nos jours, pour les princes, le luxe le moins ruineux, le plus excellent, et le plus facilement pardonné de tous les luxes. Comment il aime ses enfants, hélas ! vous pouvez savoir comment il les aime, en voyant combien il les pleure. Le roi a été pour ses enfants comme une Providence visible. Que de larmes ! que de peines ! que de sollicitudes sans fin ! mais, je le vois, c'est à ce moment-là que vous m'attendez pour savoir où le père famille en est maintenant, après avoir perdu ces deux nobles enfants, que son regard ému et charmé ne retrouvera plus jamais autour de sa gloire et de sa personne : Marie de Wurtemberg ! le duc d'Orléans ! Celle-ci, morte au moment où elle avait fait ses preuves de grand artiste, et celui-là, celui-là, frappé tout d'un coup, hier, pas plus tard, à la porte du château de Neuilly, dans ces belles allées de jardin anglais qu'il parcourait depuis son enfance d'un pas ferme et radieux, à l'instant même où il venait dire adieu à son père !... Oui, certes, voilà une misère inattendue dans cette histoire. Voilà ce qui nous doit arrêter tout d'un coup dans ce récit commencé à la façon d'un récit où les plus grands malheurs s'effacent peu à peu, à force de succès et de triomphe. De la princesse Marie elle-même, le souvenir nous apparaissait déjà moins entouré d'amertume et de regrets, que de gloire et de sympathies ; mais à cette nouvelle que le prince royal est mort, le crâne brisé sur le seuil du palais de Neuilly, comment voulez-vous que nous ayons le courage de poursuivre ce récit commencé ?

Eh bien, le roi lui-même, tenant dans ses bras le cadavre du prince aîné de sa maison, le roi, agenouillé devant ce cercueil abrité sous le toit paternel dix-sept nuits et dix-sept jours, le roi, qui entend les larmes de la mère et de l'épouse et les larmes des enfants, et des frères, et des sœurs, et des serviteurs, et des amis du prince, le roi, un instant égaré par cette immense douleur, à peine a-t-il payé à la nature ce premier tribut de cris et de larmes qui ont retenti dans le monde entier, le roi relève la tête ; il se dit à lui-même que l'enfant de son enfant est là dans son berceau, et qu'il faut lui conserver cette couronne, et que la France de juillet sauvée par lui il y a douze ans espère encore en sa sagesse et en son courage. Allons ! dit-il, que la monarchie que j'ai fondée ne meure pas faute d'un homme ! Soyons aussi grand que notre infortune ! Allons montrer aux représentants de la France notre douleur et nos espérances ! — Et du même pas le roi se présente à la chambre des députés. Il traverse lentement ce peuple immense qui lui sert de cortège ; il s'assied, non pas sans pâlir, sur ce trône dont la première marche reste vide encore, et enfin d'une voix à laquelle il commande comme il commande à sa douleur, le roi parle de l'avenir. Oui, certes, l'avenir appartient à ce grand cœur, à cette héroïque résignation, à ce noble vieillard qui s'appuie d'une main si ferme sur un frêle petit enfant de quatre ans ; père que protègent tous les pères de famille ; roi que protègent son enfant mort et ses fils vivants, sa douleur et son courage. Ah ! s'il avait été un moins bon père, s'il n'avait pas travaillé avec tant de zèle et d'amour à l'éducation de ce beau jeune homme, l'espoir de son trône ; s'il avait fait moins ses preuves complètes de prince prévoyant et de père dévoué, et surtout si ce

jeune homme qui vient de mourir avait été moins digne du trône et moins digne de commander à ce royaume qui devait en attendre de si grandes choses, soyez-en sûrs, la douleur de Sa Majesté n'aurait pas été si puissante sur toutes les volontés de la France, son deuil n'eût pas été le deuil universel ; on aurait plaint le père de famille, mais la France entière n'eût pas frémi d'épouvante sous la consternation du monarque ; elle n'eût pas été de moitié dans ses espérances et dans son désespoir. Grand art, ou, ce qui vaut mieux, grande vertu d'un souverain qui peut se dire à soi-même : Dans cette ville immense sauvée par moi de l'anarchie, je suis attendu par les plus vils meurtriers, je puis mourir frappé d'une balle honteuse au coin de la rue ; mais, par le ciel ! pas une larme de mes yeux, pas une douleur de mon cœur ne restera sans une tristesse qui réponde à ma tristesse, sans une douleur qui réponde à ma douleur. Ma vie, c'est la vie de cette nation tout entière. Quoi qu'il arrive, quelle que soit la mort qui m'attende, j'attends l'Europe à mes funérailles, et alors on verra s'il y avait en moi ce qui fait un souverain.

Nous, cependant, abandonnons à tant de légitimes douleurs cette cruelle épreuve du 15 juillet 1842. N'y a-t-il pas un tableau où le roi Priam nous est montré la tête voilée, quand il assiste aux funérailles d'Hector ? Respectons ce voile sacré ; à Dieu ne plaise que nous voulions le soulever d'une main impie ! Laissons le roi calmer ses peines à force de résignation, à force de travail ; laissons-le se retrancher dans la noble confiance des royautés bien établies. Après tout ce qu'il a perdu, voyez cependant ce qui lui reste. Où donc trouverez-vous un père mieux entouré, une monarchie mieux défendue, une maison royale qui sache mieux réparer ses brèches comme cette tour formidable dont parle Bossuet dans l'oraison funèbre du prince de Condé ? Le prince royal mort et couché dans les caveaux de l'église de Dreux, à côté de sa noble sœur, quatre princes restent au roi et à la France, jeunes, braves, hardis, dévoués, et qui s'aiment comme des frères qui ont mis toutes choses en commun. Le noble jeune homme qui, par la mort de M. le duc d'Orléans, se trouve l'aîné de cette illustre maison, est un calme courage, un esprit sérieux, un gentilhomme plein de dignité et de réserve, un très-habile général. Comme il était destiné à ne jamais venir que le second dans cette France dont son frère aîné devait être le roi quelque jour, M. le duc de Nemours s'était maintenu dans les limites naturelles de ses destinées probables. On ne le voyait guère qu'à l'armée et les jours de bataille. Autour de lui point de bruit, point d'enthousiasme, pas de dévouement bruyant, rien de l'animation qui entoure ses plus jeunes frères. Bien plus, il était si complètement un homme bien élevé, un gentilhomme calme et sérieux, un esprit silencieux, que c'est une opinion répandue dans la foule : M. le duc de Nemours est plein de dédain et d'orgueil, il est plus un prince que les princes ses frères, il est peu aimé, il ne sera jamais populaire. Il a offensé par sa froideur la chambre des députés, et partant la nation tout entière... Ainsi parlent les politiques en plein vent, et ils ne voient pas que ces accusations même sont autant de louanges pour ce jeune prince. M. le duc de Nemours, il est vrai, n'a pas voulu d'une popularité trop facile, il a dédaigné les amitiés vagabondes, il a voulu voir s'il parviendrait à être tout simplement respecté... Quand la chambre des députés refusa

à M. le duc d'Orléans une dotation qu'il n'avait pas demandée, M. le duc de Nemours savait très-bien qu'avec quelques salutations plus amicales et quelques poignées de main données à propos, il obtiendrait cette dotation. Il garda son chapeau sur sa tête, il remit ses gants à ses mains, il conserva sa fierté un peu sérieuse. Qu'avait-il à faire d'être populaire en effet? Mais aujourd'hui que le nom de son frère aîné a fait de M. le duc de Nemours un homme nécessaire, aujourd'hui qu'il s'agit non pas de rester à l'écart, mais de se mêler nécessairement aux passions et à l'orgueil des multitudes, aujourd'hui qu'il s'agit pour M. le duc de Nemours non pas d'une dotation à obtenir, mais de maintenir sur la tête de son neveu le comte de Paris une couronne si chèrement achetée, vous pouvez compter que M. le duc de Nemours saura bien faire le calcul du roi Henri IV : si Paris vaut bien une messe, Paris vaut bien un coup de chapeau et une poignée de main.

Tout au rebours, M. le prince de Joinville est l'amour et l'orgueil du Parisien. Paris l'a adopté comme un enfant de Paris. Sa belle tête, ses cheveux noirs, son geste hardi et surtout plus d'un bel acte de témérité et de folie lui ont été comptés pour du bel et bon esprit comptant. Les Français, et même les Français selon la charte, ne haïssent pas quelques propositions hardies, quelques bons coups de tête franchement exécutés, quelques vives et soudaines saillies; bref, ils n'aiment pas que les fils de rois soient plus sages que leurs propres enfants. Ajoutez le souvenir de l'empereur Napoléon ramené de si loin avec tant de courage et tant de zèle, et vous comprendrez la popularité du prince de Joinville. — Le quatrième des enfants du roi est un vif esprit, un noble cœur, un bon, facile et intelligent jeune homme. C'est lui qui disait en pleurant sur le corps de M. le duc d'Orléans : — Que va dire Joinville? Il aimait le duc d'Orléans avec une passion véritable. Il lui obéissait avec la plus généreuse soumission. Quand on lui apprit cet horrible malheur, le duc d'Aumale était à la salle d'armes, à Courbevoie; aussitôt il se précipite à tout hasard, il rencontre en chemin un cabriolet de place dont le cheval tout essoufflé arrivait de Paris. — Va, dit-il au cocher, songe que tu me conduis près de mon frère qui se meurt. — Le dernier des quatre fils du roi, M. le duc de Montpensier, est à peine sorti du collège, ou ne l'a pas vu encore; à peine s'il a revêtu son uniforme d'artilleur, cependant nous ne serions pas étonnés qu'il en fût accusé, lui aussi, d'être fier. Tous ces enfants ont été pour leur père un doux sujet de travail et d'inquiétudes sans cesse renaissantes. Les uns et les autres, ils ont été élevés au collège parmi tous les enfants de leur génération; ils ont suivi les mêmes cours, ils ont disputé les mêmes palmes, et de ces palmes si enviées et si disputées, ils ont eu leur part, mais à grand-peine, et à force de travail. Leur père les a suivis pas à pas dans leurs études; il les a dirigés l'un après l'autre. Ces enfants ont été sa joie et son orgueil. Il les a aimés avec passion et à la fois avec prudence. Quand ils étaient au collège, une grande peine du duc d'Orléans, c'était de voir sa table dégarnie; si par hasard l'enfant ne venait pas dans le salon de son père, et c'était là un grand châtement, alors le père était triste; il demandait au précepteur quelle faute retenait d'Aumale ou Montpensier. Plus d'une fois il quittait son salon sans rien dire, et il allait chez son pauvre enfant,

pour l'embrasser ou pour le regarder dormir. Il se souvient fort bien de son ancien métier de précepteur, et, au besoin, il récite de longs fragments de Virgile et de Tacite, ou même des morceaux entiers du *Jardin des Racines grecques*, et ses enfants étaient fort étonnés de voir leur père savoir leur leçon aussi bien qu'eux. Quant à leurs progrès, au soin de leur fortune publique et privée, aux alliances présentes et à venir, les enfants du roi peuvent être en repos, leur père veille sur eux.

A côté du roi, et comme l'ange gardien de cette famille royale, se tient la reine, modeste, aimable et habile femme, qui n'a pas peu contribué à la fortune de sa maison. La reine, fille de rois, épousa le duc d'Orléans, qu'il n'était qu'un fugitif. En ce temps-là, la maison de Bourbon n'avait guère de chances de remonter sur le trône de France. Elle était tombée de trop haut pour espérer remonter de si bas. Ce fut donc, entre le duc d'Orléans et sa femme, un honnête mariage fondé bien plus que sur des intérêts, foudé sur une estime et sur une inclination réciproques. Ils s'aimaient, parce qu'ils étaient appelés l'un et l'autre à un grand avenir. Un homme qui marche en avant toujours est à coup sûr un objet digne d'intérêt et de respect pour la femme qui marche avec lui. La duchesse d'Orléans aima son mari, d'abord parce qu'il était malheureux, parce qu'il était pauvre, errant, fugitif, en butte même aux reproches de ses parents de l'émigration. Elle l'aima ensuite pour son courage à supporter dignement la mauvaise fortune, pour sa patience, pour cette noble vie passée dans les joies intérieures du bonheur domestique. Ces deux esprits distingués s'entendirent à merveille pour être toujours, l'un aidant l'autre, un peu au-dessus de leur position, quelle que fût leur position. Ils eurent beaucoup d'enfants, comme d'honnêtes gens qui n'ont rien de mieux à faire, et c'est même une des coquetteries de leur maison de montrer à l'étranger leur lit nuptial. J'ai vu plusieurs de ces lits, du roi et de la reine. Sur une même couchette sont placés les deux lits; la reine est un peu moins sur la dure que le roi, mais le roi dort sur une planche dont il n'est séparé que par un mince matelas recouvert en couil. Ils dorment ainsi à côté l'un de l'autre, sans jamais avoir fait lit à part.

Quand M. le duc d'Orléans, qui avait compris, lui aussi, et l'un des premiers, que de nos jours, pour être un homme considérable, il fallait avoir une grande fortune, se remit à faire sa fortune, la reine le seconda avec un grand courage; ils eurent de durs instants à passer l'un et l'autre. Il fallait payer toutes les dettes de feu le duc d'Orléans, retrouver arcade par arcade tout le Palais-Royal, reconnaître leurs forêts patrimoniales arbre par arbre, racheter, tableau par tableau, meuble par meuble, les galeries et le mobilier de leur famille; il fallait bâtir des palais et des boutiques, acheter et vendre, réparer et restaurer, embellir, bêcher, relever, élever; mener de front la rente, les canaux, les usines, l'indemnité, les vieux et les nouveaux serviteurs; en un mot, c'était la plus grande fortune de la France à reconstruire de fond en comble, et à retrouver dans le plus horrible pêle-mêle d'intérêts, d'usurpations, de morcellements, de changements, de dilapidations, de révolutions. Tout autre que M. le duc d'Orléans eût mieux aimé se faire une fortune toute nouvelle que de la refaire ainsi, tant la chose était

pleine de difficultés, d'oppositions, de jalousies et de périls : périls du côté du peuple, qui était toujours en transes que les biens nationaux ne revinssent à leurs anciens propriétaires, périls du côté de la royauté qui ne comprenait pas ce que voulait faire le duc d'Orléans d'une fortune qui lui fût personnelle, et quel besoin il avait d'être riche, en dehors de la royauté de son cousin Sa Majesté le roi très-égoïste Louis XVIII ? Imprévoyante royauté ! imprévoyante jusqu'à la misère ! Car à présent que la maison de Bourbon était remontée sur son trône, elle ne soupçonnait pas qu'elle pût jamais en descendre, et elle vivait au jour le jour, non pas de sa fortune privée, elle n'avait pas de fortune privée, mais elle vivait de la fortune publique, dépensant cette fortune au gré de sa bonté qui était inépuisable, au gré de son imprévoyance plus inépuisable que sa bonté ; ainsi la restauration dilapida le présent sans rien garder pour le lendemain, c'est-à-dire pour les révolutions à venir ! Seul entre tous ces imprévoyants, le duc d'Orléans éprouvait le besoin d'être riche, riche par lui-même, et de devenir ainsi l'homme indépendant des caprices, des nécessités du budget. Il se mit donc à reconstruire peu à peu l'édifice abattu de sa fortune. Le roi Louis XVIII et le roi Charles X le regardaient faire en souriant de pitié. Mais que lui importaient ces sourires partis de si haut ? Peu à peu il retrouva, il racheta, il répara, il augmenta son patrimoine. Il passait pour le prince le plus riche, le plus foncièrement riche de l'Europe, quand Sa Majesté le roi Charles X passait pour le plus pauvre. On l'instruisait comme un grand homme d'affaires, quand le roi Charles X s'était cité pour un prodigue, et enfin un jour arriva où l'imprévoyance du roi de France et la sagesse du duc d'Orléans devaient porter leurs fruits : ce fut le jour des trois jours. Alors, malgré sa pauvreté ou même à cause de sa pauvreté, le roi Charles X fut grand et vraiment un roi. Il emprunta, pour se rendre aux frontières de son royaume, un milliou de francs qui lui suffit à peine à accomplir ce triste pèlerinage. Abattu et frappé de toutes parts, il montra à qui voulut le voir le visage calme et résigné d'un chrétien que la fortune peut abattre, mais non pas dompter. O ! quel pèlerinage à travers cette France ameutée ! O combien le vieux roi et le jeune enfant, marchant au pas, au milieu des gardes du corps, dévoués et fidèles derniers courtisans de cette royauté vaincue, méritaient toutes nos sympathies et tous nos respects ! La famille du roi fugitif se trouva, tout comme lui, réduite à cette misère des rois détrônés, qui est bien la plus insolente, la plus impitoyable et la plus rapide des misères. A peine s'étaient-ils mis en route, que madame la dauphine s'aperçut qu'elle n'avait pas une seule robe, et madame la duchesse de Berry qu'elle n'avait pas de linge, et que les souliers du jeune duc de Bordeaux ne tenaient plus à ses pieds, dans ces rudes sentiers de l'exil. Et quand enfin il eut touché d'un pied si ferme la terre étrangère, le roi Charles X fut poursuivi par les créanciers de sa royauté perdue ; parmi ces créanciers se trouvait le comte de Pfaffenhoffen ; il avait prêté sa fortune au premier exil des Bourbons, et la royauté des Bourbons n'avait pas eu le temps de rembourser ce digne homme en quinze années de fortune et de puissance. Avouez que c'est trop de ces deux misères à la poursuite d'un roi : un huissier et une révolution. Or, voilà justement de ces misères dans lesquelles S. A. R. le duc d'Orléans ne voulait pas tomber ; mais aussi pour arriver

à reconstruire sa fortune, avait-il mis en pratique la prévoyance et les enseignements des mauvais jours.

Pendant que le roi Charles X, ce généreux et imprévoyant gentilhomme, était ainsi cité à tous les tribunaux de commerce de France, d'Angleterre et d'Allemagne, pendant qu'il était obligé, pour vivre, d'accepter la fortune de M. le duc de Damas, qui portait à son roi cinq millions des six millions qui lui restaient, la révolution de juillet était en quête d'une nouvelle royauté qui fut, à l'entendre, moins dispendieuse que la royauté légitime. Pendant un instant le royaume de France fut à l'encan, comme cela arriva pour l'empire romain après Tibère; seulement c'était, parmi les prétendants à l'empire romain, à qui le payerait le plus cher; c'était, parmi les prétendants à la couronne de France, à qui serait roi à meilleur marché. Bien en prit alors au duc d'Orléans d'être le maître et le créateur de cet important patrimoine, et d'avoir mérité cette excellente réputation d'homme riche et bien entendu dans les affaires. Sa fortune privée, non moins que sa naissance royale, le désigna au choix du peuple; grâce à sa richesse personnelle, il put accepter la royauté de France à un rabais très-sensible (un million par mois au lieu de trois millions et demi par mois que touchait la dynastie perdue); en même temps toutes ces avidités honteuses que jettent les révolutions à la surface des sociétés, immonde écume, purent tendre la main au nouveau roi qui jeta dans ces mains impures toutes ses économies. On cite un membre de la chambre des députés, éloquent et perdu de dettes, tribun effréné et joueur effréné, qui coûta à lui seul cent mille écus au nouveau roi. Après quoi cet homme, ainsi payé, mourut subitement, et cette mort fut à peu près un acte d'escroquerie, car le roi pouvait lui crier au fond de sa tombe, comme crie Chicoineau au portier de Perrin Dandin : *Mais rendez donc l'argent !*

Une fois sur le trône, la duchesse d'Orléans agit et pensa comme une reine. Elle est reine comme elle a été mère de famille, sans ostentation, mais au contraire d'une façon très-cachée, bien que très-laborieuse et dévouée. Cette royauté qui lui est venue par la toute-puissance des faits, la reine ne l'avait ni désirée ni rêvée. Elle se plaisait à l'ombre du trône, elle s'y trouvait à l'aise pour élever sa jeune famille; à qui lui eût proposé cette couronne d'épines, cette grandeur entourée de tant de périls et de tant d'embûches, la reine serait morte d'épouvante. Elle a accepté la couronne comme une nécessité. Elle a été reine par dévouement, par obéissance, par une admiration sincère pour le roi son mari, et parce qu'enfin il fallait se soumettre aux décrets de la Providence. Sainte femme! L'outrage et la calomnie l'ont respectée. Les ennemis du roi son époux ont eu pitié de la reine. A chaque fureur nouvelle, la France pensait à la reine. A chaque douleur inattendue, la France a prié pour la reine; mais aussi comme elle est bonne, dévouée, généreuse, et que de vertus elle nous a fait aimer! Dans cette position royale où sa voix serait toute-puissante, la reine n'est guère occupée qu'à veiller sur le roi, à aimer ses enfants, et enfin à faire sentir, à qui l'implore, sa vive et ardente charité. C'est une femme accessible à tous, qui comprend à merveille tout ce qu'elle doit savoir et tout ce qu'elle doit ignorer. Ses pensées, ses actions, ses

crainces, ses espérances, ses ambitions, sont tout à fait les pensées et les actions, les craintes, les espérances et les ambitions du roi, et pourtant ils agissent l'un l'autre et chacun de son côté avec tant d'aisance et des façons si indépendantes, qu'on ne saurait soupçonner l'accord merveilleux qui règle leurs paroles et leurs discours. Les Français aiment la reine, mais non pas de l'affection qu'ils portent au roi. Ils aiment le roi comme l'homme le plus utile, le seul homme indispensable de son royaume; ils aiment la reine, parce qu'elle est bonne et simple, et si naturellement bienveillante, qu'il faudrait l'aimer, même quand elle ne serait pas la reine. Ajoutez qu'il était bien plus facile à la reine de se faire aimer que cela n'était facile au roi. Le roi remplaçait sur le trône Charles X, le plus affable et le plus gracieux des rois de France. A celui-là l'affabilité était facile, il n'avait qu'à être affable. Débarrassé qu'il était de tous les soins du gouvernement, il n'avait rien de mieux à faire qu'à se faire aimer. Plus il était entouré de l'aurole royale, et plus son moindre sourire avait de prix.

Pensez donc, en effet, quel honneur c'était là en 1828, être invité au jeu du roi ! Du reste, rempli de bonne grâce, généreux jusqu'à la prodigalité, ne réservant rien pour lui-même, n'ayant jamais assez d'argent à jeter autour de lui, aimant le luxe, les chevaux, les équipages, les forêts royales, la chasse surtout, ce plaisir des rois, le roi Charles X frappait tous les regards par une magnificence qui lui convenait à merveille. Soudépart même de cette France, qu'il aimait comme on aime son patrimoine et sa patrie, et cette résignation plus que chrétienne avec laquelle il descendit sans se plaindre du trône le plus auguste de l'univers, ne l'avaient rendu que plus digne d'intérêt et de respect. Donc remplacer un roi si ingénu et si porté à plaire à tous était chose difficile, surtout pour un roi comme celui de la révolution de juillet, fondateur de dynastie, qui devait tout voir de ses yeux et tout faire par lui-même. Roi exposé, par la nouveauté même de sa grandeur, à toutes les ambitions, à toutes les calomnies, à toutes les envies; en vain était-il affable, bon et populaire, jusqu'à l'être un peu trop, on ne lui savait aucun gré de cette affable politesse, car les bourgeois ses sujets ne le trouvaient pas assez bien un roi pour qu'ils se sentissent honorés, comme ils devaient l'être, de manger à sa table; en vain il se faisait l'égal de tous ceux qui l'avaient porté sur le trône, on disait qu'il ne faisait que son devoir. En même temps ses amis, qui auraient voulu s'élever aussi haut que lui, se voyant, par la force même des choses, obligés de rester à la même place, se demandaient si cela était juste qu'il fût roi et qu'eux-mêmes ils ne fussent pas les premiers gentils-hommes de sa chambre? que sa royauté fût héréditaire, pendant que leur pairie n'était plus héréditaire? qu'il réunît dans sa personne toutes les dignités et toutes les noblesses, pendant qu'ils ne pouvaient espérer ni le cordon bleu, cette grande dignité, ni le plus petit duché, ni même la plus intime baronnie? Ainsi, du côté de ses amis eux-mêmes, le roi nouveau perdait de sa popularité chaque jour. Quant à ses ennemis, et ils étaient nombreux, les royalistes l'appelaient traître, comme si le roi Charles X n'avait pas le premier oublié son serment en violant la charte jurée à la face du peuple; les républicains l'appelaient traître, comme si le roi avait accepté la couronne pour en faire un bonnet rouge? Les uns ne l'aimaient

pas, parce qu'il était habile ; les autres ne l'aimaient pas, parce qu'il était heureux.

Au contraire, la reine fut facilement aimée. Depuis l'infortunée, et si belle et adorée si longtemps, Marie-Antoinette d'Autriche, reine de France, la France n'avait pas eu de reine. Elle avait aimé quelque temps l'impératrice Joséphine, mais elle l'avait bientôt oubliée comme une femme aimable et bonne, et qui n'était pas faite pour le trône. Elle avait eu pour son impératrice l'archiduchesse Marie-Louise d'Autriche, mais jamais elle n'avait pu se faire à la hauteur allemande de cette captive de l'empereur ; quand l'empereur fut vaincu, jamais la France ne pardonna à l'impératrice Marie-Louise son indifférence pour cette héroïque infortune et la misérable insouciance avec laquelle cette femme n'attendit pas la mort de son mari pour se jeter dans les bras d'un courtisan autrichien. L'impératrice Marie-Louise est restée atteinte et convaincue du crime de félonie et de trahison envers Napoléon le Grand, l'élu de Dieu et le favori du peuple ; le peuple de France a craché sur la mémoire de cette femme, et il l'a enveloppée dans l'oubli de son mépris. Ainsi donc le trône était veuf depuis trente ans au moins. Restaient, il est vrai, dans l'avenir deux reines qu'on aurait acceptées, l'une avec respect, l'autre avec joie : madame la duchesse d'Angoulême et madame la duchesse de Berry ; celle-ci austère et sainte entre toutes les femmes, celle-là élégante et vive, et très-heureuse d'être Française ; l'une, qui méritait le trône par la grandeur de sa naissance, par la majesté de ses vertus, par l'étendue de ses malheurs ; l'autre, qui l'a mérité à force de zèle, de dévouement et de courage. Madame la duchesse d'Angoulême représentait à merveille la grande dame de la royauté d'autrefois. Sa voix était brève, son regard superbe, son maintien sévère, son geste calme et solennel. Hélas ! c'étaient les larmes qui avaient desséché ce froid regard où la bonté admirable de cette âme si belle, si pure et si résignée ne pouvait plus se montrer ! Madame la duchesse de Berry, au contraire, vif esprit, joyeux regard, affable sourire, âme bienveillante, ne demandait pas mieux que de plaire et d'être aimée. L'horrible mort de son mari, assassiné par cet abominable Louvel, avait jeté sur cette princesse un intérêt tout-puissant ; madame la duchesse de Berry n'avait été occupée qu'à élever pour le trône ce bel enfant que déjà cherchaient tous les regards. Elle avait aimé et encouragé tous les beaux-arts ; pas un peintre malheureux, pas un poète, pas un sculpteur ne s'adressait en vain à *Madame*. Elle avait pour axiome que les princes de la famille royale étaient faits pour acheter les mauvais tableaux, et comme elle le disait, elle le faisait. Enfin elle donnait des fêtes brillantes, elle avait un théâtre, le Gymnase, et un poète comique, M. Scribe, qui faisaient la joie universelle ; elle entraînait aux bains de Dieppe, chaque année, tout le Paris de la richesse et de l'élégance ; elle se mêlait incessamment à nos joies, à nos bonheurs, à nos plaisirs : les pauvres l'appelaient : la bonne duchesse. — Mais la veuve de M. le duc de Berry ne pouvait plus être reine de France, madame la duchesse d'Angoulême était notre reine pour l'avenir, et, disons-le, malgré ses vertus, l'austérité de cette princesse, la conscience de ses malheurs et de nos crimes envers elle, sa profonde douleur à certains anniversaires de sang et de honte, au 21 janvier, par exemple,

.

cette heure abominable dans l'histoire des peuples modernes, nous faisait redouter madame la duchesse d'Angoulême pour notre reine. — Devant elle nous étions tristes, abattus, découragés, nous sentions en nous-mêmes quelque chose qui ressemblait au remords.

Ainsi donc, quand madame la duchesse d'Angoulême, arrivée à ce sommet auguste de la grandeur et de l'infortune, eut suivi jusqu'à la fin le roi son père ; quand madame la duchesse de Berry, que devaient protéger de leur jeunesse, de leur innocence, de leur bon droit, ses deux nobles enfants, eut été enveloppée dans cet exil d'où elle est revenue avec un grand courage, pour s'exposer, l'imprudente ! à tous les hasards d'une guerre civile, la France s'estima heureuse de rencontrer, pour l'entourer de ses hommages et de ses respects, une reine comme elle l'avait rêvée. Pieuse sans austérité, bienveillante et ferme à la fois, qui n'avait pas de crimes à nous reprocher, à qui nous n'avions à pardonner aucune faiblesse, une femme d'un âge mûr, mais cependant assez heureuse et assez jeune pour se mêler à nos joies et pour les comprendre ; — aussi loin de l'esprit morose que de la vie dissipée ; — aussi à l'aise dans le monde qu'heureuse dans l'intérieur de sa maison ; telle a été sa très-douce, très-clémentine et très-gracieuse Majesté Marie-Amélie. Après quoi on l'a aimée pour ses enfants, pour ses bienfaits, pour sa grâce parfaite ; — on l'a aimée aussi pour sa piété, pour ses belles manières, pour sa majesté tempérée par sa bienveillance ; on l'a aimée enfin pour sa résignation, pour son courage, pour ses douleurs cachées, pour les larmes qu'elle ne pouvait contenir, pour les larmes qu'elle a répandues en silence, pour ces cruelles misères qui lui tiraient du fond de l'âme ces exclamations touchantes : *Grand Dieu qui m'avez repris une fille chérie ! j'ai une fille de moins, vous avez un ange de plus dans le ciel ! — O mon fils ! j'étais trop fière de lui, et Dieu me l'a ôté !* On l'a aimée enfin pour ces terribles angoisses sans cesse renaissantes, quand il fut bien convenu qu'à chaque instant, le dernier assassin en haillons et couvert de lèpre pouvait tirer à bout portant sur le roi son époux. Alors la cause de cette pauvre couronnée fut la cause de toutes les femmes et de toutes les mères, et ainsi, malgré sa modestie, sa vie cachée, le soin scrupuleux avec lequel la reine évite les regards, elle devint populaire en France ; elle eut mieux que les honneurs de la popularité, elle en eut tous les bénéfices et toutes les bénédictions.

A côté, ou plutôt de l'autre côté de la reine, pour aimer le roi et pour veiller sur ses jours, se trouve à chaque instant la sœur du roi, madame Adélaïde. Elle est le bon génie de la famille royale, mais un de ces bons génies qui ne se reconnaissent qu'à leurs œuvres. Élevée avec le roi, et, comme le roi, au milieu des pressentiments et des tumultes d'une révolution ; libre de bonne heure à force de misères et de souffrances, pauvre, exilée, sans autre appui que son frère l'exilé, madame Adélaïde est mieux que la sœur du roi, elle est son frère. Jamais, dans sa vie, elle n'a rencontré à son gré un plus beau gentilhomme, un courage plus sincère, un plus honnête cœur. Son frère est tout pour elle : son ami et son roi ; il lui a servi de père qu'elle était bien jeune encore et orpheline, et elle l'a appelé Monseigneur quand on lui disait à peine citoyen. Pendant longtemps madame Adélaïde a vécu ina-

perçue dans la maison de M. le duc d'Orléans, et il a fallu que l'éclat de la couronne de France retombât sur elle, pour que la France s'aperçût qu'il y avait au monde la princesse Adélaïde ; et encore nul ne peut savoir la toute-puissance de la princesse sur l'esprit du roi son frère, sur l'administration des hommes et des choses, sur le gouvernement de cette grande maison. Dans l'obscurité modeste où elle se cache, madame Adélaïde sait à merveille tous les hommes importants de ce siècle ; elle sait leur valeur personnelle, leurs ambitions, leurs défections, et ce qu'il faut en croire, et ce qu'il faut en craindre ; elle est comme l'Égérie sévère et quelquefois impitoyable qui n'impose jamais son avis quand on ne le lui demande pas, mais qui le dit hardiment quand on veut le savoir. Esprit sévère, volonté ferme, cœur dévoué, mais dévoué seulement à son frère. Demandez à la princesse quelle est sa devise ; sa devise, la voici : *Hors de mon frère, point de salut.*

Pourqui voudrait écrire l'histoire entière de la famille royale il faudrait composer un gros livre. Chacun des chapitres de cette histoire pourrait être rempli des plus curieux détails. Mais quoi ! ce n'est pas une histoire que nous écrivons là, c'est un portrait. Écrira qui saura l'écrire, l'histoire de ce règne si rempli déjà de tant d'émanations de tout genre. La tâche sera longue et pénible à qui voudra être tout simplement honnête homme et juge impartial. Pensez donc, en effet, que de travaux, que de combats, que de misères, que de luttes au dedans, que de luttes au dehors ! Pensez que le roi s'est élevé sur toutes sortes de ruines ; qu'il a été exposé à toutes les haines du passé, à toutes les colères du temps présent ; qu'il a eu devant lui, comme autant d'obstacles que l'on disait insurmontables, le mauvais vouloir des rois de l'Europe au dehors, et au dedans les émeutes, les complots, les villes révoltées, les assassins sans cesse découverts et revenant sans cesse à la charge. Comptez donc seulement, si vous le pouvez compter, les ambitieux, les parvenus, les gens arrivés qui se sont partagé le pouvoir autour de ce roi immuable. Comptez les changements de ministère, les bruits de guerre, les coups de fusil, les complots, les coups d'État ; comptez les haines, les injures, les insultes, les outrages, les mensonges ; et ce deuil qui commence, et la misère inattendue, la perte d'un fils digne de tant d'amour, noble tête en laquelle reposaient tant de justes et vastes espérances paternelles. Vous donc qui vous plaignez de votre destinée, vous, tous les Français des divers états dont il me semble que j'entends les lamentations et les plaintes à travers les pages diverses de cette histoire, aujourd'hui accomplie, si par hasard, dans un jour de repos et de bonheur, quand vous êtes heureux et tranquilles à l'ombre de vos arbres, à côté de votre femme, entourés de vos enfants, libres de soucis et d'inquiétudes, si par hasard vous venez à comparer la vie du roi et la vôtre, ses longs travaux et vos travaux faciles, sa patience et votre emportement, ses luttes de chaque jour et vos victoires sans coup férir, cet enfant que sa mère pleurera jusqu'au tombeau, et votre jeune fils plein de force et de vie, qui donc, répondez-moi, vous paraîtra le plus digne d'envie, le roi ou le sujet ? Le sort du sujet, à coup sûr. En effet, le sujet est le véritable roi de la France. Il fait lui-même les lois de son pays, il a le droit de paix et de guerre, il élève la voix chaque matin pour dire son avis sur toutes les choses qui s'agissent en Europe. Qui est son propre

maître du roi ou du sujet, je vous prie? C'est le sujet. Il commande au roi lui-même. Il a trois ou quatre cents représentants de toutes les opinions et de toutes les nuances qui sont toujours prêts à dire : — *Je m'y oppose!* à chaque mouvement, à chaque désir de la royauté. Par quels moyens voulez-vous gouverner un pareil peuple, divisé sur toutes les questions? Que peut offrir un roi, ainsi lié de toutes parts, aux ambitions qui entourent le trône? Il n'a rien à donner, il n'a même rien à promettre. Presque toutes les récompenses qui n'apportaient que de l'honneur, ces titres héréditaires, noble sujet de l'ambition humaine, ces cordons si chèrement payés de tout le sang des héros, de toute la science des savants, de toute la poésie des poètes, presque rien n'est resté à la disposition du roi; difficile royauté celle-là qui doit vivre de sa propre vie, qui doit se suffire à elle-même, que rien n'entoure, que rien ne protège, qui marche et qui parle au grand jour, dépouillée de tout le prestige et de tous ses appareils d'autrefois. A de pareilles conditions d'isolement, de pauvreté, de calomnies et de censures de tout genre, quand le premier venu a le droit de vous maltraiter dans la personne de votre ministre; quand trente-deux millions d'hommes sont là nuit et jour, l'œil ouvert, l'oreille attentive, qui écoutent et qui regardent pour savoir si vous n'êtes pas tombé dans quelque faute punissable; quand on rapporte, à vous, à vous seul, tout ce qui est le mal : la misère, la peste, la famine, la dette publique, la défaite, pendant qu'au contraire la nation se loue elle-même quand elle est grande, glorieuse et forte, ô Français de 1850, qu'il faut gouverner à bon marché et qui refusez au second fils du roi une pension que le roi vous demande, allez vous jeter aux pieds de M. le cardinal de Richelieu ou de Sa Majesté Louis XIV, et les priez de vous gouverner à ce prix-là, vous verrez ce qu'ils vous répondront.

« Si vous étiez roi de Prusse, disait Frédéric II au marquis d'Argens, que feriez-vous? — Sire, répondit l'autre, je chercherais en France quelque dupe qui consentît à me donner une belle terre en Provence, en échange de mon royaume. »

Ce que le marquis d'Argens disait de la Prusse, il y a quatre-vingts ans, il n'est pas un électeur tant soit bien posé dans le monde qui ne le dise du trône de France aujourd'hui.

Or, déjà en ce temps-là, le temps des royautés absolues, le marquis d'Argens avait raison.

J. JANIN.

